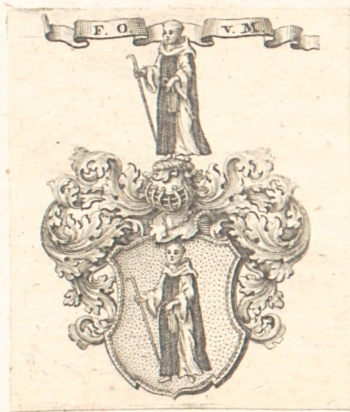




00
11



1745.

Leitzkau



Am 20. 100

Berlin

(Gendert de la Motte) →

La-Motte-^{Antoine} Gendert BN

La Motte, Antoine Houdar de

LE

MAGNIFIQUE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES;

AVEC UN DIVERTISSEMENT;

Par MONSIEUR ***.

Représentée sur le Théâtre de la Comédie
Françoise.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS:

M. DCC. L.



ACTEURS
DE LA
COMÉDIE.

ALDOBRANDIN, Tuteur de
Lucelle,

HORACE, Frere d'Aldobrandin.

ZIMA, Amant de Lucelle:

LUCELLE, Pupille d'Aldobrandin:

LA GOUVERNANTE.

LE NOTAIRE.

UN LAQUAIS:





LE MAGNIFIQUE,
COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALDOBRANDIN, HORACE,

ALDOBRANDIN.

EH bien! mon Frere, vous venez de la voir,
vous venez de l'entendre!

HORACE.

Eh bien! mon Frere, ce n'est pas la premiere fois!

ALDOBRANDIN.

Je suis sûr que vous la trouvez toujours plus char-
mante?

HORACE.

Affûrement.

ALDOBRANDIN.

La voilà dans un âge où un mari ne lui seroit
pas mal!

A

{ 2 }

HORACE.

Vous avez raison.

ALDOBRANDIN.

Sa beauté est dans tout son éclat , rien n'y manque , & je gage que vous n'en connoissez guères de plus touchante!

HORACE.

Il est vrai.

ALDOBRANDIN.

Vous voyez la bonté de son esprit , sa douceur , sa docilité pour tout ce que je veux!

HORACE.

Il me semble que vous devez en être assez content.

ALDOBRANDIN.

Vous sçavez de plus , que je suis son Tuteur , & que la volonté de ses Parens me laisse le maître de disposer de son sort?

HORACE.

Eh bien ! que concluez-vous ?

ALDOBRANDIN.

Que j'aurois grand tort de ne pas recueillir moi-même le fruit des soins que j'ai pris d'elle depuis son enfance , & que ce sera l'action d'un homme sage de l'épouser plutôt que plus-tard.

HORACE.

Ce n'est pas tout-à-fait ce que je conclusois, moi ?

ALDOBRANDIN.

Pourquoi donc , s'il vous plaît ?

(3)

HORACE.

Seigneur Aldobrandin vous n'êtes point jeune;

ALDOBRANDIN.

Je ne suis pas vieux.

HORACE.

Vous êtes avare !

ALDOBRANDIN.

Dites que je ne suis pas dissipateur.

HORACE.

Vous êtes jaloux !

ALDOBRANDIN.

J'en conviens.

HORACE.

D'où je conclus, Monsieur mon Frere, que rien n'est plus imprudent que le dessein de ce mariage; & que vous vous préparez à des accidens dont personne ne vous plaindroit.

ALDOBRANDIN.

Vous n'y entendez rien, mon Frere; je n'ai plus qu'un reste de jeunesse, je n'ai point de tems à perdre: Je ne suis pas dissipateur: une personne élevée dans la simplicité & accoutumée à la retraite comme Lucelle, ne dérangera pas mon économie. Je suis jaloux: d'accord; la jalousie fera mon repos & ma sûreté, & je prendrai de si bonnes mesures, que je défie tous les Muguets de Florence de me jouer le moindre petit tour.

Aij

(4)

HORACE.

Ne défiez pas tant, mon Frere; ne défiez pas tant: un Jaloux est déjà plus d'à demi trompé.

ALDOBRANDIN.

Oh! je ne donne point dans vos belles maximes! Vous croyez, vous, que la grande précaution avec une femme c'est la confiance? Que la plus grande garde c'est la vertu? Je soutiens moi qu'il n'y en a point de plus mauvaise, & que la femme la plus sage est toujours celle à qui on ôte les moyens de faillir.

HORACE.

Oui! si on pouvoit les lui ôter tous; mais vous feriez le premier qui auriez trouvé ce secret.

ALDOBRANDIN.

Le premier, soit: comptez du moins que je n'y épargnerai rien. J'attens dès aujourd'hui de Boulogne une personne admirable pour veiller sur une jeune femme, où un de nos amis communs que j'avois chargé de cette recherche, m'assûre que c'est un prodige dans ce genre, & qu'elle a déjà formé trois ou quatre Lucrées dans la Ville, qui y ont mis la vertu à la mode.

HORACE.

Eh! mon Frere, on trompe tous les jours ces Argus-là, & souvent ce sont eux les premiers qui nous trompent.

ALDOBRANDIN.

Nous y prendrons garde: de plus je veux faire accommoder cette maison à ma fantaisie; & res

trancher exactement toutes les vûes qu'elle a sur la Place, n'y laisser de fenêtrés que sur le jardin, dont je ferai encore élever les murs le plus haut qu'il me sera possible; & c'est pour en être le Maître que je veux acheter la maison. J'ai fait prier le Seigneur Zima, dont je la tiens, de vouloir bien passer ici, & j'espère conclure le marché tout-à-l'heure.

H O R A C E.

Le marché sera difficile! Je vous ai déjà dit que vous êtes avare.

A L D O B R A N D I N.

A la bonne heure. Mais il est magnifique, lui; il n'y regardera pas de si près. Vous le dirai-je? C'est pour me débarrasser de lui-même, que j'achète sa maison. Il vient souvent ici sous divers prétextes pour épier l'occasion de parler à Lucelle; il n'en est pas encore venu à bout; d'ailleurs, il donne tous les jours des fêtes dans la Place, toutes les nuits des sérénades. Lucelle prend plaisir à tout cela, & il faut une bonne fois me délivrer de cette inquiétude.

H O R A C E.

Je crains que vous ne vous y preniez trop tard: ce ne sera pas un bon moyen de plaire à Lucelle, que de lui ôter cette petite récréation.

A L D O B R A N D I N.

Elle en aura d'autres, mon Frere; car enfin je l'épouse au premier jour: le parti en est pris, & le Contrat est déjà dressé chez mon Notaire.

H O R A C E.

Adieu donc, Seigneur Aldobrandin. Vous concluez

A iij

ce mariage contre mon avis ; mais malgré vos
 Duegnes & vos barricades, vous ne tarderez gué-
 res à vous en repentir.

ALDOBRANDIN.

C'est mon affaire.

HORACE.

Les Amans sont bien ingénieux, mon Frere.

ALDOBRANDIN.

Je les mets au pis.

HORACE.

Les Jaloux sont bien haïs, mon Frere.

ALDOBRANDIN.

Les Jaloux s'en moquent.

HORACE.

Je suis fâché de la petite disgrâce qui vous me-
 nace.

ALDOBRANDIN.

Notre front ne payera pas pour le mien.

HORACE.

Tout Florence en rira de bon cœur.

ALDOBRANDIN.

Et vous ! vous en riez d'avance ?

HORACE.

Je vous avoue que j'ai bien de la peine à m'en
 empêcher ; & telle est l'étoile d'un Jaloux : tout

171
votre Frere que je suis, je crois que j'aiderois moi-même à vous tromper.

ALDOBRANDIN.

En vous remerciant, mon Frere, mais j'irai mon train malgré vos plaisanteries, & je retourne de ce pas à Lucelle pour lui annoncer l'honneur que je lui fais.

SCENE II.

HORACE, *seul.*

LE pauvre homme ! il va faire une sottise. Je sçai que Lucelle ne l'aime point. Elle va être malheureuse, & son Pere m'a conjuré en mourant de veiller à son bonheur : que ne puis-je pour elle & pour mon Frere empêcher ce ridicule mariage ! je m'y tiendrois obligé en conscience.

SCENE III.

HORACE, ZIMA :

HORACE.

AH ! vous voilà, Seigneur Zima, mon Frere va se rendre ici tout-à-l'heure ; il a quelqu'affaire à traiter avec vous.

ZIMA.

Il est avec Lucelle ; n'est-ce pas ?

A iij

H O R A C E.

Lucelle vous vient d'abord dans l'esprit ! Cela signifie quelque chose , Seigneur Zima ?

Z I M A.

Cela signifie seulement qu'on est instruit de son attachement pour elle.

H O R A C E.

Cela ne signiferoit-il pas encore qu'on la trouve belle , & qu'on porte envie à la fortune d'un homme qui la voit à toute heure ? Vous me répondez plus que vous ne pensez, par votre peu d'attention à ce que je dis. Vous tournez les yeux de toutes parts dans l'espérance de voir Lucelle !

Z I M A.

Je suis un peu distrait,

H O R A C E.

Eh ! que ne dites-vous amoureux ?

Z I M A.

Vous êtes bien pressant , Seigneur Horace ;

H O R A C E.

Et vous bien dissimulé ! Je gagerois volontiers mille pistoles contre votre beau cheval d'Espagne, que vous en voulez à Lucelle ?

Z I M A.

Vous avez gagné , Seigneur Horace ; je vous enverrai le cheval , dès que je serai de retour chez moi,

Non pas, s'il vous plaît : j'avois trop beau jeu. Vous l'aimez donc enfin ? Et c'est bien fait : Mais vous en tiendrez-vous là ? Laissez-vous la plus belle fille de Florence au pouvoir de l'homme qui la mérite le moins ? Fi ! cela seroit honteux. Vous vous étonnez que je vous parle ainsi ? Je suis frere d'Aldobrandin : mais c'est pour cela que je m'intéresse à la sottise qu'il est prêt de faire. S'il épouse Lucelle, voilà deux malheureux : une jeune fille dans l'esclavage ! cela vous fait pitié : mon pauvre Frere dans un trouble éternel ! cela me touche. Allons, courage, Seigneur Zima, délivrez mon Frere de ce danger, & assurez par un bon mariage votre bonheur & celui de Lucelle. Il vous en coûte un argent infini dans toutes vos fêtes, qui ne vont tout au plus qu'à être apperçues de Lucelle ! Vaudroit il pas mieux l'employer à de bons stratagêmes pour la tirer des mains d'un Jaloux ? Courage, vous dis-je ! rétablissez un peu l'honneur de la Galanterie : il y a long-tems que nos Amans n'ont fait parler d'eux à Florence.

Z I M A :

C'en est fait : je n'ai plus de défiance ; je vois que vous êtes un bon Parent ; il faut répondre à vos intentions, & je vais vous ouvrir mon cœur : Il y a six mois que pour la première fois j'apperçus Lucelle à sa fenêtré ; j'en fus frappé jusqu'au fond du cœur ; mais le farouche Aldobrandin étoit avec elle : il ne me laissa jouir qu'un moment d'une vûe dont il craignit sans doute l'impression qu'elle fit sur moi. Lucelle disparut & me laissa le plus amoureux de tous les hommes. Depuis ce commencement je n'ai songé qu'à la revoir ; toutes mes fêtes

n'ont d'autre objet que de l'engager à reparoître & je l'ai revûe quelquefois en effet, mais toujours avec ce maudit Aldobrandin qui ne levoit presque point les yeux de dessus elle. Si par hazard pourtant il regardoit un petit moment la fête, il me semble qu'alors Lucelle ne regardoit que moi: plaise à l'Amour que je ne me trompe point! Mais, pour peu qu'elle m'ait vû, elle ne sçauroit douter que je ne l'adore. Je n'ai pû jusqu'ici l'assurer mieux de mon amour; mais heureusement il vient de s'offrir une occasion favorable que j'ai crû ne pouvoir trop acheter: Une femme arrivée de Boulogne a demandé à mon Valet votre demeure & celle d'Aldobrandin. De question en question, (car il est curieux) il a appris qu'un Ami l'adreffoit à votre Frere pour la mettre auprès de Lucelle comme une Gouvernante incorruptible. Scapin m'a averti de sa découverte: avec bien des prieres & un diamant de dix mille écus, j'ai enfin résolu cette femme à n'entrer chez Aldobrandin que pour m'y servir. Elle m'attend chez moi.

HORACE:

Je vais la trouver, & je veux l'introduire moi-même: je prens l'avanture sur mon compte; c'est un service que je dois à mon Frere. Adieu, j'entens du bruit, c'est lui sans doute.

SCENE IV.

ZIMA, ALDOBRANDIN:

ALDOBRANDIN.

AH! Seigneur, je suis charmé de vous voir, je

(II)

Vous ai prié de vouloir bien passer ici ; j'ai un marché à faire avec vous , ou plutôt j'ai une grace à vous demander.

Z I M A.

Parlez , Seigneur : je suis trop heureux si je puis vous obliger.

A L D O B R A N D I N.

Vous le pouvez ; & je compte beaucoup sur cette politesse magnifique que tout le monde vous connoît.

Z I M A.

De quoi s'agit-il ?

A L D O B R A N D I N.

Je voudrois acheter votre maison : j'ai dessein d'y faire mille accommodemens où vous ne consentiriez peut-être pas , & que je ne dois pas risquer sur le fonds d'autrui ; je suis prêt de vous en donner un prix raisonnable : que m'en demandez-vous ?

Z I M A.

Ecoutez , Seigneur Aldobrandin : c'est un bien de mes Peres ; j'ai de la répugnance à m'en défaire ; mais pour un ami que ne fait-on pas ? Cette acquisition vous tient-elle bien au cœur ?

A L D O B R A N D I N.

On ne peut pas plus.

Z I M A.

Il faut donc sacrifier mes répugnances , & relâcher même beaucoup de mes intérêts. Vous ne sçauriez m'en donner moins de vingt-cinq mille écus !

ALDOBRANDIN.

Vous n'y songez pas, Seigneur : vous parlez d'obliger, & vous m'en demandez un prix exorbitant ! Allons : quinze mille écus, & finissons.

ZIMA.

Vous vous moquez aussi ! Ce seroit vous donner la maison, & vous croiriez l'avoir achetée ! Encore vaudroit-il mieux que vous m'en eussiez toute l'obligation !

ALDOBRANDIN.

Non, s'il vous plaît : quinze mille écus : & je vous serai obligé tant qu'il vous plaira pour le reste.

ZIMA.

Attendez, Seigneur Aldobrandin ; il me passe une folie par la tête.

ALDOBRANDIN.

Quoi, donc ?

ZIMA.

Vous allez vous moquer de moi ? Mais à quoi sert le bien, qu'à satisfaire ses caprices ?

ALDOBRANDIN.

Expliquez-vous :

ZIMA.

On dit que vous avez chez vous une personne admirable, que Lucelle est un prodige d'esprit & de beauté ?

ALDOBRANDIN.

Eh bien ! qu'a de commun ce prodige avec votre maison ?

Z I M A.

Le voici : c'est que la maison est à vous, si...
je ris de ma fantaisie, si...

A L D O B R A N D I N.

Si...

Z I M A.

Si vous m'accordez un quart-d'heure d'entretien
avec Lucelle : & déterminez-vous. Il ne s'agit plus
de vingt-cinq mille écus, je n'abandonne plus
ma maison qu'à ce prix.

A L D O B R A N D I N.

En vérité, Seigneur Zima, la proposition est trop
folle, si elle est sérieuse. Quoi donc ! me croyez-
vous homme à commettre mon honneur & celui
de Lucelle ? Non, non : vous me connoissez mal.
Finiſſons, il n'y a plus rien entre nous.

Z I M A.

Vous vous épouvantez trop-tôt : j'imagine des
conditions qui vont vous rassurer.

A L D O B R A N D I N.

Voyons.

Z I M A.

Comme je ne veux point attaquer sa sagesse, je
consens que vous soyiez présent.

A L D O B R A N D I N.

Cela change l'affaire.

Z I M A.

Vous vous placerez de façon, qu'aucune de nos
actions ne vous échappe; il me suffit que vous n'en

tendiez pas nos discours. C'est un caprice qu'il faut contenter : quoi qu'il m'en coûte, je veux faire ma cour aux Dames par ce trait de galanterie qui n'a point encore eu d'exemple, & qu'on sçache partout quel cas je fais de leur mérite, puisque j'achète si cher un quart-d'heure d'entretien avec une Belle :

ALDOBRANDIN.

Ma foi, Seigneur Zima, la rareté du fait me pique aussi. Il est juste que vos caprices vous coûtent, & peut-être l'aventure vous corrigera-t-elle. Passez dans mon Cabinet, signez-moi une bonne cession de la maison. Je vais faire venir Lucelle ; & la montre sur la table, vous viendrez l'entretenir tout votre quart-d'heure en ma présence. Songez bien que ce sont-là nos conditions précises ; & de plus, j'exige votre parole de ne lui rien dire qu'une fille sage ne puisse entendre.

ZIMA.

Allez donc :

S C E N E V.

ALDOBRANDIN *seul.*

LA bonne duppe ! Il ne s'attend pas au tour que je vais lui jouer. Je lui tiendrai exactement parole, & il n'en fera pas plus content. Que les jeunes gens sont fous !

S C E N E V I.

ALDOBRANDIN, LUCELLE :

Venez, Lucelle, vous sçavez mes desseins : Je vais

être votre époux au premier jour ; & les soumissions que vous avez toujours fait voir pour mes volontés , vont devenir pour vous un devoir encore plus indispensable.

LUCELLE.

Puisque c'est un devoir, vous y pouvez compter.

ALDOBRANDIN.

Voilà parler en fille raisonnable, & je ne puis trop m'applaudir de mes soins: comptez aussi sur tout l'amour que mérite une docilité si touchante , & que je ne négligerai rien pour vous rendre heureuse.

LUCELLE.

Hélas ! que n'est-il aussi aisé d'être heureuse que d'être sage !

ALDOBRANDIN.

Votre bonheur est en bonnes mains, j'en fais mon affaire. Voici à présent ce que j'exige de vous : il m'importe pour certain intérêt, que vous sçavez, que le Seigneur Zima vous entretienne un quart-d'heure ; j'y ai consenti. Je ne sçai ce qu'il a à vous dire , je me suis engagé à ne point l'entendre. Je serai présent , j'observerai toutes vos actions , & je veux que les yeux roujours attachés sur moi , vous le laissiez parler tant qu'il lui plaira, sans lui répondre un seul mot.

LUCELLE.

Quoi ! pas un seul mot ?

ALDOBRANDIN.

Pas un seul : il faut m'obéir à la lettre.

LUCELLE.

Voilà qui est bien bizarre! & que dira-t'il de moi?

ALDOBRANDIN.

Que vous importe; ne vous suffit-il pas de ce que j'en pense? Songez que désormais rien ne vous doit intéresser dans le monde que mes sentimens.

LUCELLE.

Ma destinée le veut: il faut bien vous complaire!

ALDOBRANDIN.

Arrangeons un peu tout ceci: Voilà votre place, & voilà la sienne; & moi j'observerai d'ici. Les yeux sur moi, prenez-y garde.

SCENE VII.

ZIMA, LUCELLE, ALDOBRANDIN.

ZIMA.

Tenez, voilà la cession en bonne forme: lisez.

ALDOBRANDIN.

On ne peut pas mieux. Voici aussi Lucelle prête à vous écouter: regardez bien quelle heure il est à cette montre, sept heures dix minutes, dix minutes! la voilà sur la table, ne perdez rien de votre quart-d'heure.

ZIMA.

Les momens me sont précieux, charmante Lucelle: mais heureusement tout vous a déjà dit que je
vous

vous adore ; toutes mes fêtes ont été des déclarations assez éclatantes ; & il ne me reste à vous demander pour prix de mon Amour, que si vous avez daigné l'appercevoir : parlez de grace, parlez, dites un mot. Si cet Amour vous offense, je me retire dans le moment : mais si vous l'avez vû avec quelque bonté, il n'est rien que je n'entreprenne pour mériter un plus grand bonheur.

A L D O B R A N D I N.

Je ne me sens pas de joye.

Z I M A.

Vous ne me répondez rien? Quelle froideur! que dis-je, quel mépris injurieux dans ce silence! Ah! vous n'êtes pas capable d'un dédain si grossier; c'est sans doute un Jaloux qui vous gêne, & qui m'envie jusqu'à la douceur de votre voix. Seigneur Aldobrandin?

A L D O B R A N D I N.

Ne vous interrompez pas; les momens s'écoulent bien vite.

Z I M A.

Il est donc vrai qu'Aldobrandin vous défend de me répondre? Je ne sçaurois croire que vous vouliez lui complaire à ce point par un véritable attachement pour lui: il en est indigne. Préfereriez-vous un Tyran qui n'imagine de plaisir que votre possession, sans s'embarasser du bonheur de vous plaire, à un homme qui voudroit payer de mille vies le moindre de vos sentimens?

A L D O B R A N D I N.

J'ai toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater.

B

(18)
Z I M A.

Non, vous n'aimez point Aldobrandin; vous lui obéissez malgré vous : mais sa précaution est inutile, & il ne tiendra qu'à vous de la rendre vaine.

A L D O B R A N D I N.

J'ai déjà quatre minutes sur la maison.

Z I M A.

Je vais me parler pour vous, charmante Lucelle; vous pourrez défavouer d'un geste tout ce que j'oserai me dire. Je m'arrête au moindre signe. Maistrouvez bon que je prenne votre silence pour un aveu & que je m'y conforme comme à un ordre inviolable.

A L D O B R A N D I N.

Cela est trop plaisant !

Z I M A.

*Oui, Zima, ..(C'est vous qui me parlez Madame :)
J'ai vû votre amour, & je vous avoue même que j'en ai été touchée; mais je dépends d'Aldobrandin, il est le maître de disposer de mon sort, & je ne veux pas m'abandonner à une inclination qui ne sçauroit être heureuse. Qui ne sçauroit être heureuse, dites-vous? Quoi donc! est-il impossible de vous tirer des mains d'un Jaloux? Consentez-y seulement, je romprai votre esclavage. Et si je vous mets en liberté de recevoir ma foi, & de m'engager la vôtre, vous refuserez-vous au plus amoureux & au plus fidèle de tous les hommes? Non Zima, mais je n'ose me flatter du succès; & s'il manquoit, à quel état m'auriez-vous réduite? Ah! que vous m'enflâmez encore par de pareils discours! Car enfin, c'est vous qui me parlez: Ne craignez rien, il suffit d'éluder quelque temps*

les instances du Jaloux ; différez seulement le mariage qui vous menace. C'est à moi de le prévenir ; & je vous en répons au péril de ma vie. Seigneur Aldobrandin ?

ALDOBRANDIN.

Qu'est-ce ? vos affaires ne vont-elles pas bien ?

Z I M A.

Vous y avez mis bon ordre !

ALDOBRANDIN.

Ne vous découragez pas.

Z I M A.

Je vous avertis déjà, qu'il va arriver ici une femme qui a toute ma confiance, & à qui vous pouvez donner la vôtre ; le Frere d'Aldobrandin est lui-même de notre intelligence ; c'est à vous de seconder nos vues puisque vous m'aimez, (car vous ne m'en défavouez pas ;) votre vertu même doit tout tenter pour n'être qu'à moi. *Soyez content, Zima, achevez, Madame, j'attens vos ordres : Soyez content, il ne m'est pas échappé le moindre geste de défaveu ; j'ai toujours eu les yeux sur mon Jaloux, mais e'étoit pour le mieux surprendre : Achevez ce que vous avez commencé, & délivrez-moi dès aujourd'hui, s'il est possible, de l'horreur de le revoir : J'y vais travailler de ce pas ; Je me rends, Seigneur Aldobrandin, la maison est à vous ; je ne la tiens pas trop bien gagnée, je la mets sur votre conscience.*

ALDOBRANDIN.

Pourquoi vous pressez-vous tant ? Il vous reste encore cinq bonnes minutes.

Z I M A.

M'en restât-il vingt ! que m'importe ? j'en ferois

B ij

grand marché à qui les voudroit : eh ! qu'en faire au-
près d'une statue dont on ne sçauroit tirer un mot.

ALDOBRANDIN.

Elle est un peu silencieuse : mais vous , en revan-
che , je crois que vous lui avez dit de jolies choses !

ZIMA.

Me voilà guéri pour jamais de l'entretien des
Dames.

ALDOBRANDIN.

Vous réussirez mieux une autre fois.

ZIMA.

Adieu : gardez la maison ; mais je vous avertis
que j'y sçais un trésor que je n'ai pas prétendu met-
tre dans notre marché , & que je m'y réserve tous
mes droits.

ALDOBRANDIN.

Bon ! un trésor ! belle chimère ! En tout cas nous
verrons.

ZIMA.

Adieu , Madame ; jugez combien je suis charmé
de votre conversation , il n'y a pas un mot à perdre.

SCENE VIII.

ALDOBRANDIN , LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

LE pauvre sot te croit sans doute une imbécille :
je suis charmé de ta complaisance , tu as joué ton
rôle à merveille ; allons serrer la Cession , & rire en-
semble de sa duperie.

LUCELLE.

Je vous assure que j'en ris encore de meilleur
cœur que vous.

Fin du premier Acte.

ACTE DEUXIEME.
SCENE PREMIERE.

LUCELLE *seule.*

JE me dérobe un moment d'Aldobrandin , pour soupirer seule en liberté. Que je le hais depuis que Zima m'a parlé ! Qu'allois-je faire ? Je me livrois à mon persécuteur. La passion de Zima m'a fait sentir tout mon péril. Amour , protéges mon amant & rends-le fidèle : Abréges les momens où je suis encore forcée de feindre ; je ne suis pas faite pour l'artifice ; & tout légitime qu'il est pour me tirer d'esclavage , je souffre même à tromper mon Tyran. Plaise à l'Amour que ce soit le dernier malheur de ma vie.

SCENE II.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

OUi, ma chere Lucelle, je suis charmé de la joye que vous a donnée l'étourderie de Zima : vous en riez encore, & vous voyez par-là ce que c'est que les jeunes gens : il lui en coûte sa maison pour s'être fait moquer de lui ; & voilà comme ils sont tous faits ! Rien ne leur coûte ; à la moindre fantaisie qu'ils leur passe par la tête , tout est sacrifié au moment présent ; ils appellent cette dissipation , Magnificence ; mais cela ne va pas loin , & une pauvre fille qui

B ij

s'y laisse prendre ; est souvent surpris de ne trouver qu'un mari ruiné dans l'amant magnifique.

LUCELLE.

Oh ! je vois bien qu'un jeune homme n'est point le fait d'une jeune fille.

ALDOBRANDIN.

Point du tout : ils ont tant de mauvaises qualités ! Car ce n'est pas tout que leur dissipation : leur inconstance est encore pis : à peine sont-ils trois mois les maris de leurs femmes ; après quelques mois de passion & quelques semaines de complaisance , un mépris marqué succède à leur empressement ; ils se trouvent trop aimables pour se réduire à ne faire que le bonheur d'une seule épouse ; ils courent de conquête en conquête , & ces petits Messieurs-là ne se croient de mérite qu'à proportion de leurs perfidies.

LUCELLE.

Bon Dieu ! qu'ils sont haïssables !

ALDOBRANDIN.

Plus qu'on ne sçauroit croire : vous êtes trop heureuse, Lucelle, que par le choix que je fais de vous , je vous mette à couvert de tous ces dangers ; vous méritiez un homme de ma prudence & de mon âge, qui veille sans relâche à votre fortune , & de qui la maturité vous répondit d'un attachement solide.

LUCELLE.

Quelle comparaison de votre conversation à celle de Zima !

ALDOBRANDIN.

Je crois qu'il t'a bien ennuyé ?

LUCELLE.

Aussi je vous assure que je fais une grande différence de vous à lui, & vous le verrez bien-tôt par ma conduite.

ALDOBRANDIN.

J'ai fait là une bonne éducation. J'entens quelqu'un : c'est Horace.

S C E N E III.

ALDOBRANDIN, HORACE, LA
GOUVERNANTE, LUCELLE.

HORACE.

O Ui, mon Frere, je vous amène la Gouvernante que notre ami commun vous envoie; il me mande que c'est un trésor, & que vous pouvez entièrement vous reposer sur sa vigilance & sur sa discrétion.

ALDOBRANDIN.

Elle a en effet l'air fort raisonnable; sa physionomie respire la vertu. Vous rougissez?

LA GOUVERNANTE.

C'est ma maniere ordinaire de répandre aux louanges, je n'ai pu encore m'en corriger. Voici, Seigneur, une Lettre du Seigneur Albert de Bologne; je vous conseille de vous en fier plus à lui qu'à ma physionomie.

ALDOBRANDIN.

Il lit.

Voyons : .. La personne que je vous adresse est

[B iiii]

admirable pour sa vigilance & ses bons conseils ; elle a fait ici la sûreté de plusieurs Maris ; je souhaite qu'elle fasse aussi la vôtre. C'est la chose du monde la plus rare qu'une Gouvernante incorruptible ; il y a bien des aventures qui ne donnent pas bonne opinion de leur fidélité ; mais celle-ci est le désespoir des amans ; elle a gouverné trois ou quatre femmes qui sont mortes au bout de quatre mois de mariage. Pendant tout ce tems , il n'y a pas eu le moindre soupçon sur leur vertu ; quelques-uns disoient qu'elle les avoit fait mourir de chagrin : mais en tout cas pour un Jaloux , il vaut encore mieux perdre sa femme que d'en être la dupe. *Après qu'il a lû.* Je connois son style, il fait le plaisant : je crois pourtant qu'il a raison ; mais seroit-il vrai que vous eussiez fait mourir ces femmes de chagrin ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas ! Ces mauvais plaisans ont grand tort. Moi ! faire mourir de jeunes personnes que l'on me confie ! Moi , la douceur même ! moi qui compte pour rien de prêcher la vertu, si je ne la persuade ! Que dis-je ? si je ne la fais pas aimer ! le Ciel de sa grace m'en a accordé le talent ; oui , je vous tourne si bien un jeune cœur , qu'en moins de rien j'y change le devoir en plaisir, & que j'ôte à tout ce qui est défendu ce goût vif qu'on prétend que la défense lui donne : je ne le dis pas pour me vanter , mais il faut rendre grâces au Ciel de ses dons.

ALDOBRANDIN.

Voilà vraiment de belles maximes ! je suis fort obligé au Seigneur Albert , & je ne sçauois remettre en de meilleures mains ce que j'ai de plus cher au monde. Voilà la personne que j'épouse, & que je remets dès ce moment sous votre conduite.

LA GOUVERNANTE.

Quoi, Seigneur ! C'est-là votre future épouse ?

ALDOBRANDIN,

Oui : qu'en dites-vous ?

LA GOUVERNANTE.

Ce que j'en dis ? Que sur son air, je me tiens presque inutile auprès d'elle, que mes conseils sont déjà dans le fond de son cœur, & qu'il s'est déjà dit ce que je pourrai lui dire.

ALDOBRANDIN.

Vous pensez bien d'elle, & elle le mérite.

LUCELLE.

Non, Madame : vous ne vous trompez pas ; je sçais & je sens tout ce que je devrai à un époux ; & celui qui veut être le mien, doit s'assurer que son amour seul fera plus sur moi que tous les surveillans du monde.

ALDOBRANDIN,

Elle m'enchanté !

HORACE.

J'en suis bien aisé ; & malgré l'avis dont j'étois tantôt, je commence à être très-content de tout ceci.

ALDOBRANDIN.

Je sçavois bien que j'avois raison.

LA GOUVERNANTE.

Non, Seigneur, il faut l'avouer : ce ne font point

les grilles ni les verroux, ni la vigilance des Gouvernantes qui font la sûreté d'un mari. Quand c'est tyrannie de sa part, une femme trouve bien-tôt moyen de s'en vanger; mais une femme sage doit les souhaiter pour sa propre gloire. On la soupçonne aisément, quand elle a la facilité de faillir; il faut qu'elle s'en ôte scrupuleusement toutes les occasions pour faire taire la médisance. Tenez: Mademoiselle, par exemple, est personne à vous conjurer au premier jour de prendre toutes les précautions de la jalousie, non pas pour votre tranquillité, mais pour la sienne.

ALDOBRANDIN.

Oh! j'aurai là-dessus toutes les complaisances qu'elle voudra.

LA GOUVERNANTE.

Quelle douceur pour une femme vertueuse, de n'être point assiégée par ces galans de profession, qui outragent dès le premier abord par l'espérance qu'ils ont de nous séduire, qui se vantent indistinctement de leurs succès, & qui, quand on les rebute, ont encore la perfidie d'en laisser douter: Cela est indigne: quand il n'y auroit que l'ennui de leurs mauvais complimens, je fuirois au bout du monde pour les éviter. Je m'échauffe; je vous en demande pardon; mais l'honneur des femmes est si précieux!

HORACE.

Mon frere, j'apperçois Zima dans votre antichambre.

ALDOBRANDIN.

Que me veut-il: & pourquoi l'a-t'on laissé entrer?

H O R A C E.

Bon ! un Homme qui a toujours l'argent à la main , trouve-t'il des portes fermées ? Je gage qu'il épie le moment de parler à la Gouvernante : Il me vient une idée.

A L D O B R A N D I N.

Quelle idée ?

H O R A C E.

N'est-il pas plaifant que je fois plus foupçonneux que vous ?

A L D O B R A N D I N.

Comment ?

H O R A C E.

Cette femme tient à la vérité les plus beaux difcours du monde ; mais après tout , ce font des difcours ; l'effet eft peut-être bien différent. Voici une belle occafion de l'éprouver : feignez de rentrer , & laissez-la dans cette chambre ; Zima va l'aborder fans doute ; nous les observerons , & vous verrez par vous-même fi elle eft perfonne à fe laiffer féduire.

A L D O B R A N D I N.

C'eft bien avisé , mon frere..... Attendez ici un moment , je vous rejoins tout-à-l'heure.

H O R A C E , *bas.*

Songez à vous : on vous écoute.

L A G O U V E R N A N T E.

Cen'est pas mon coup d'effai. Qu'il y a de plaifir à tromper un Jaloux !

S C E N E I V.

ZIMA, LA GOUVERNANTE;
HORACE, ALDOBRANDIN.

E St-elle seule ? ZIMA.

LA GOUVERNANTE.

Qu'est-ce ? Un jeune Homme ose entrer jusqu'ici ! Oh, oh ! le bon ordre n'est pas encore dans cette maison: il faudra l'y mettre: Alte-là, Seigneur, que cherchez-vous ? *bas.* Prenez garde, on nous observe: faites semblant de me vouloir corrompre, vous allez voir un dragon de vertu.

ZIMA.

Etes-vous de cette maison, ma bonne Dame ?

LA GOUVERNANTE.

Oui, Monsieur: à qui en voulez-vous, vous dis-je, avez-vous quelque chose à me dire ?

ZIMA, *bas.*

Oui dans un moment, ... Vous êtes nouvelle ici, ce me semble ?

LA GOUVERNANTE.

Je n'y suis que d'aujourd'hui ; mais vous, si l'on m'en veut croire, vous y venez pour la dernière fois.

ZIMA.

Pourquoi le prendre d'un ton si sauvage ?

LA GOUVERNANTE.

C'est que vous le prenez-vous d'un ton trop doux.

ceux; vous avez l'air d'un Amant, & mon devoir
est d'écartier tout ceux qui vous ressemblent.

Z I M A , *bas.*

J'ai gagné le Notaire.

LA GOUVERNANTE.

Bon.

Z I M A.

Je suis ravi de vous sçavoir auprès de Lucelle ;
vous me paraissez une personne fort raisonnable , & je crois que vous la serviriez volontiers si
elle avoit quelque inclination honnête.

LA GOUVERNANTE.

Qu'appellez-vous quelque inclination honnête?
Ne sçavez-vous pas qu'elle épouse Aldobrandin, &
qu'il n'y a plus rien d'honnête pour elle , que de
l'aimer uniquement ?

Z I M A.

Bas. Avertis-la qu'elle peut signer aveuglément
tout ce qu'on lui présentera ; nous sommes d'ac-
cord. . . *haut.* Mais elle ne l'a pas encore épousé ;
& peut-être qu'un jeune homme bien amoureux ,
bien riche , bien magnifique seroit mieux le fait
de Lucelle que son vieux Tuteur. . . *bas* , Il faut ré-
soudre Aldobrandin à conclure dès ce soir ; ce sera
le moment de notre bonheur.

LA GOUVERNANTE.

Parlez tout haut , Monsieur , parlez tout haut :
ces tout-bas là marquent toujours de mauvaises
intentions.

Z I M A.

Doucement , doucement , ma vénérable Dame ;

Mille pistoles, deux mille pistoles ne vous feroient-elles pas trouver mes intentions meilleures ?

LA GOUVERNANTE.

Comment, mille pistoles ! deux mille pistoles ! Ah ! c'est où je vous attendois. Vous voilà donc un Amant déclaré : sçachez que vous m'en donneriez cent mille, je ne vous servirois pas mieux que je fais : je sçais pourquoi je suis entrée dans cette maison, & ce qu'on s'y promet de moi ; je ferai mon devoir, & j'en sortirai à mon honneur, sur ma parole.

Z I M A.

Vous êtes bien inflexible.

LA GOUVERNANTE.

C'est une chose affreuse que ces chercheurs d'avantures ! cela met le trouble dans une ville. Y a-t-il une personne aimable dans une maison ? La voilà le but de cent complots criminels. Les pauvres maris ne sçauroient dormir en repos, & la République n'y met pas pas ordre ? hélas !

Z I M A.

Tenez, toutes ces invectives-là ne vous enrichiront pas ; & je serois homme à le faire, moi, si vous le vouliez.

LA GOUVERNANTE.

M'enrichir, moi ! m'enrichir ! Ah ! peut-on outrager à ce point une personne de mon caractère ! Non non, détrompez-vous : mes richesses, mon trésor, ma couronne, c'est la vertu des femmes que je gouverne, & le repos de ceux qui me les confient. Vous me connoissez : cherchez fortune ailleurs ; gardez vos présens pour qui vous servira. Vous

voyez comme je m'y prens pour vous seconder ;
comptez que je serai toujours la même.

Z I M A.

Il faut que je sois bien malheureux ! Qui a jamais
vu Gouvernante refuser deux mille pistoles ?

S C E N E V.

ALDOBRANDIN, HORACE,
LA GOUVERNANTE.

N ALDOBRANDIN.
On, je n'ai jamais senti plus de joye. Il faut
avouer que vous êtes une femme merveilleuse !

LA GOUVERNANTE.

Quoi ! vous m'écoutiez ?

ALDOBRANDIN.

Si je vous écoutois ? avec ravissement ! Je ne
sçaurois m'en tenir, il faut que je vous embrasse.

LA GOUVERNANTE.

Dispensez-m'en s'il vous plaît : la pudeur ne per-
met pas ces sortes de reconnoissances,

ALDOBRANDIN.

Vous vous mocquez, c'est pousser la pudeur trop
loin.

LA GOUVERNANTE.

Oh ! dans cette matiere le scrupule est d'obliga-
tion.

ALDOBRANDIN.

Ma foi, vous m'inspirez presque autant de respect

que de confiance. Vous avez traité le Seigneur Zima de maniere que je ne pense pas qu'il y revienne.

LA GOUVERNANTE.

Je ne lui ai pourtant dit que des choses fort raisonnables, & tout cela en conscience, pour assurer à Lucelle un mari qui la rende heureuse, & la délivrer d'un persécuteur qui n'en est pas digne.

ALDOBRANDIN.

Mon Frere, ce zèle n'est-il pas admirable ?

HORACE.

Vous êtes trop heureux ; je ne crains plus pour vous de disgrâce conjugale, je vois que tout court à vous en affranchir ; je n'espérois pas que les choses se tournassent si heureusement.

LA GOUVERNANTE.

Et moi, malgré la confiance, je crains tout encore.

ALDOBRANDIN.

Comment ?

LA GOUVERNANTE.

Vous n'êtes point encore le mari de Lucelle ; Zima le sçait ; il est homme à ne rien négliger pour vous l'enlever ; de la façon dont il s'y prend on vient à bout de tout : m'en croirez-vous ? je lui ôteroïis au plutôt toute espérance. Quand vous proposez-vous d'épouser.

ALDOBRANDIN.

Dans huit jours au plus tard, après l'arrangement de quelques affaires,

LA GOU-

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc ? en avez-vous de plus importantes que celle-ci ? huit jours de délai ! vous m'effrayez ; Zima peut les mettre à profit , & il n'aura pas d'autres affaires , lui. Croyez-moi , vous dis-je , épousez dès ce soir ; qu'on le sçache aussi par toute la Ville ; que Zima perde tout espoir ; c'est le seul moyen d'arrêter toutes ses poursuites , & même d'éteindre son amour. On connoit les jeunes Gens , ils n'aiment qu'autant qu'ils espèrent.

ALDOBRANDIN.

Je me rends de bon cœur à un avis si sage ; allez mon Frere , allez vous-même chercher le Notaire ; qu'il apporte le Contrat , nous le signerons tout-à-l'heure.

HORACE :

J'y vais :

SCENE VI.

ALDOBRANDIN, LUCELLE, LA
GOUVERNANTE.

LUCELLE ? ALDOBRANDIN :

LUCELLE :

Que vous plaît-il ?

ALDOBRANDIN :

J'avance , ma chere enfant , l'instant de notre bonheur ; on est allé chercher le Notaire , & je vous épouse dès ce soir :

C

LUCELLE.

Dès ce soir, Seigneur ! vous me surprenez ; ne m'aviez-vous pas promis quelques jours pour me préparer à ce changement d'état ?

LA GOUVERNANTE.

Je vois que vous vous allarmez, Mademoiselle, & c'est une bonne marque ; une Fille bien élevée comme vous, ne passe pas à l'état de Femme sans émotion, il lui faut quelques jours pour y accoutumer sa pudeur ; mais nous avons eu des raisons de hâter l'affaire, & cela pour vous assurer l'époux que vous souhaitez.

LUCELLE.

Mais, quoi ! cela est-il si pressé ?

LA GOUVERNANTE.

Oui. C'est moi-même qui ai conseillé au Seigneur Aldobrandin de conclure dès ce soir ; il faut bien vous délivrer de la persécution, & c'est pour votre vertu que l'on travaille.

LUCELLE.

Ce mot me ferme la bouche, & je consens à tout.

ALDOBRANDIN.

Vas mignonne, je reconnoîtrai bien cette complaisance ; que nous allons être heureux ensemble ! là, dis franchement, ne te sens-tu pas un peu d'amour pour moi ?

LUCELLE.

Ah ! c'est ce que je ne sçaurois vous dire ; cet amour n'est dû qu'à un époux, & un pareil aveu ne m'échappera qu'en donnant ma main.

ALDOBRANDIN *à part*
Quelle honnêteté ! quelle bienfiance !

SCENE VII.

ALDOBRANDIN, HORACE,
LUCELLE, LA GOUVERNANTE,
LE NOTAIRE, ZIMA EN CLERC.

HORACE.

Vous êtes servi à point nommé, mon Frere ;
voici le Notaire & son Clerc.

LE NOTAIRE.

Tenez, Seigneur Aldobrandin, le Contrat étoit
tout prêt ; il est en bonne forme, vous pouvez le lire.

LA GOUVERNANTE.

Fort bien, fort bien.

LUCELLE.

Quelle étrange figure !

LA GOUVERNANTE.

C'est Zima.

LUCELLE.

Je tremble.

ALDOBRANDIN.

Cela est fort bien, nous n'avons qu'à signer.

LE NOTAIRE, *à un Laquais.*

Allons ; approchez cette Table.... mettez-là vo-
tre nom, Seigneur.

ALDOBRANDIN.

Je n'ai jamais rien fait de si bon cœur!

LE NOTAIRE.

Et vous, Mademoiselle, mettez-y le vôtre; allons point de timidité.

LA GOUVERNANTE.

Comptez que vous signez votre fortune.

LE NOTAIRE.

Signez, aussi mon Clerc, cela est d'usage ici; voilà le premier Contrat qu'il signe, cela lui portera bonheur.

ALDOBRANDIN.

Et vous, mon Frere, vous n'étiez pas tantôt d'avis de ce mariage; vous signerez pourtant.

HORACE.

Ah! de grand cœur, & j'en augure bien!

LE NOTAIRE, *signant.*

Rien n'y manque plus.

ZIMA.

Il est donc temps de me découvrir.

ALDOBRANDIN.

Que vois-je! c'est Zima!

ZIMA.

Oui, Seigneur Aldobrandin, je vous ai cédé ma Maison, elle est bien employée; mais voilà le Trésor que je m'y réservoais, & vous venez vous-même

de le mettre en ma possession de la meilleure gra-
ce du monde.

ALDOBRANDIN.

Qu'entens-je !

LUCELLE.

Pardonnez moi mon artifice, j'y fentois de la
répugnance ; mais il a bien fallu se résoudre à cette
petite dissimulation pour pouvoir être sincère toute
ma vie.

ALDOBRANDIN.

Ah, perfide ! j'ai bien à faire de vos excuses ;
mais quel est donc le Contrat que j'ai signé ?

LE NOTAIRE.

Voilà celui que vous avez lû, & je lui ai substi-
tué celui-ci que vous avez signé comme Tuteur,
Monsieur, & Mademoiselle comme Epouse....

ALDOBRANDIN.

Comment, Monsieur le Notaire ! & qui a pu
vous engager à me jouer ainsi ?

LE NOTAIRE.

C'est un avis de Parens : Monsieur votre Frere,
m'en a prié pour l'amour de vous : D'ailleurs Mon-
sieur est si magnifique, que l'on ne sçauroit lui rien
refuser.

ALDOBRANDIN.

Tout m'a donc trahi ?

HORACE.

Non, mon Frere, tout vous a servi ; & vous alliez
faire une sottise : vous en êtes quitte, & vous avez
encore une Maison de reste.

LA GOUVERNANTE.

Que de Maris voudroient se défaire de leurs Femmes à pareil prix!

SCENE VIII. & dernière.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, il y a là des Instrumens qui vous demandent.

ALDOBRANDIN.

Tiens, Benêt, voilà pour tes Instrumens. Quoi ? des Fêtes dans ma Maison !

ZIMA.

Eh ! Seigneur Aldobrandin, trouvez bon qu'ils entrent ; j'aime mieux encore vous laisser la Dot de Lucelle.

ALDOBRANDIN.

Ma foi, Seigneur Zima, le Notaire avoit raison, on ne sçauroit vous refuser.

F I N.

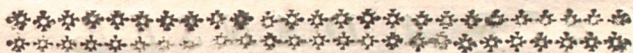




MARCHE

DE PLUSIEURS NATIONS:

LE Ciel dans nos climats a versé ses largesses;
 Et nous venons de nos richesses
 Offrir le tribut à vos yeux;
 Quel emploi plus noble pour elles !
 Qu'ont-elles de plus précieux,
 Que de pouvoir parer les Belles?



VAUDEVILLE.

QU'UN Empire a d'autorité
 Quand notre penchant nous seconde ;
 Tel est celui de la Beauté :
 Les Belles sont les Rois du Monde.



BEAUX yeux , dès que vous ordonnez ;
 Il faut qu'à vos Loix tout réponde :
 Les Cœurs sont vos Esclaves nez ;
 Les Belles sont les Rois du Monde.



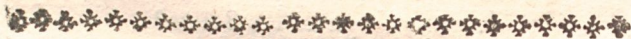
IL n'est courage ni fierté,
 Qu'un regard charmant ne confonde :
 Hercule même en fut dompté ;
 Les Belles sont les Rois du monde.



VOUS pouvez avec un souris
 Troubler la paix la plus profonde ;
 Le plus rébelle est bientôt pris ;
 Les Belles sont les Rois du Monde.



Vos Captifs aiment leur prison ;
 C'est en vain que la raison gronde :
 L'amour fait taire la raison ;
 Les Belles sont les Rois du Monde.



A I R A D A N S E R.

A I R.

FUYEZ, fuyez, avars sentimens ;
 Fuyez, fuyez, jalouse frénésie ;
 L'amour a maudit de tout tems
 L'avarice & la jaloufie.



AMANT, pour plaire à la Beauté
 Qui vous a forcé de vous rendre :
 Joignez à l'amour le plus tendre
 Magnificence & liberté.





AIR A DANSER.

A I R,

DANS une Tour d'airain ;
 Danaé fans Amant s'ennuye :
 JUPITER dans son sein
 Verse une riche pluye :
 Par un métal divin
 Soudain la Tour se brise ;
 La Belle est prise ,
 Et l'Entreprise
 Est à sa fin.



AIR A DANSER.

VAUDEVILLE.

NE gênons ni Femme , ni Fille ;
 Les renfermer c'est un abus :
 L'amour assoupit les Argus ,
 Il rompt les verroux & les grilles :
 Les mieux gardés s'échappent bien ;
 Sans le cœur on n'est sûr de rien.



L'AMANT avare ou tyrannique ,
 Verra rebuter ses désirs :
 Mais si l'Amour a des plaisirs ,
 Ils sont pour l'Amant magnifique ;

Donnez Amans, mais donnez bien;
Donner mal, c'est ne donner rien.

QUOIQU'ON goûte un bonheur extrême,
On sent qu'il valloit plus encor :
L'Amant ne connoit de Trésor
Que l'objet de son amour même.
Donnez Amans, &c.

LA maniere ajoute au service,
Il faut que les dons soient adroits :
Les présens même quelquefois
Offensent plus que l'avarice.
Donnez Amans, &c.

DAMON pour enrichir sa Belle ;
Ne va point offrir son argent :
Il sçait pour cacher le présent
Jouer de malheur avec elle.
Donnez Amans, &c.

PRENEZ tous ZIMA pour modèle,
Amans, & vous serez heureux :
A l'Amant tendre & généreux,
Est-il quelque Beauté rebelle ?
Donnez Amans, &c.

JUSQU'A présent rien ne me touche ;
Mais tout nous vient avec le temps :

Laissez passer quatre Printemps ;
 Mes yeux diront mieux que ma bouche ;
 Donnez Amans , &c.



ON foumet des Amans bizarres ;
 On peut aimer d'aimables fous :
 Mais que peut-on faire de vous
 Vilains Jaloux , vilains Avars ?
 Donnez Amans , &c.



LES Grandeurs de toute la Terre
 A mes yeux s'offriroient en vain ;
 Quand vous me donnez votre main ;
 Quel autre don pourroit me plaire !
 Mon cher ZIMA fait tout mon bien ,
 Sans son cœur le reste n'est rien.



UN Cœur généreux & sensible ,
 S'offense d'être mis à prix :
 Pour l'or il n'a que du mépris ;
 L'amour seul le rend accessible :
 Ce Dieu peut tout , l'Intérêt rien
 Sur un cœur fait comme le mien.



TOUT koe san fin noc papa jl jfj
 Chou sout y a faui kin kin
 Ou na pou pou chou mi bin bin
 Hac , hic , hoc , kam , mou mou pa jfj
 Ka ka fau y am ka ka hou
 Ka ka nim, ton ton Ka ka chou.

F I N.

1. Les premiers de la nation
 Mais vous êtes mieux que les autres
 Donnez l'avis, etc.

2.

On s'en va des Amans de la terre
 On s'en va d'un monde à l'autre
 Mais que penson nous de tout ça
 Mieux valent les Amans de la terre
 L'Amant Amant, etc.

3. Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre

4. Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre

5.

6. Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre
 Les Amans de la terre

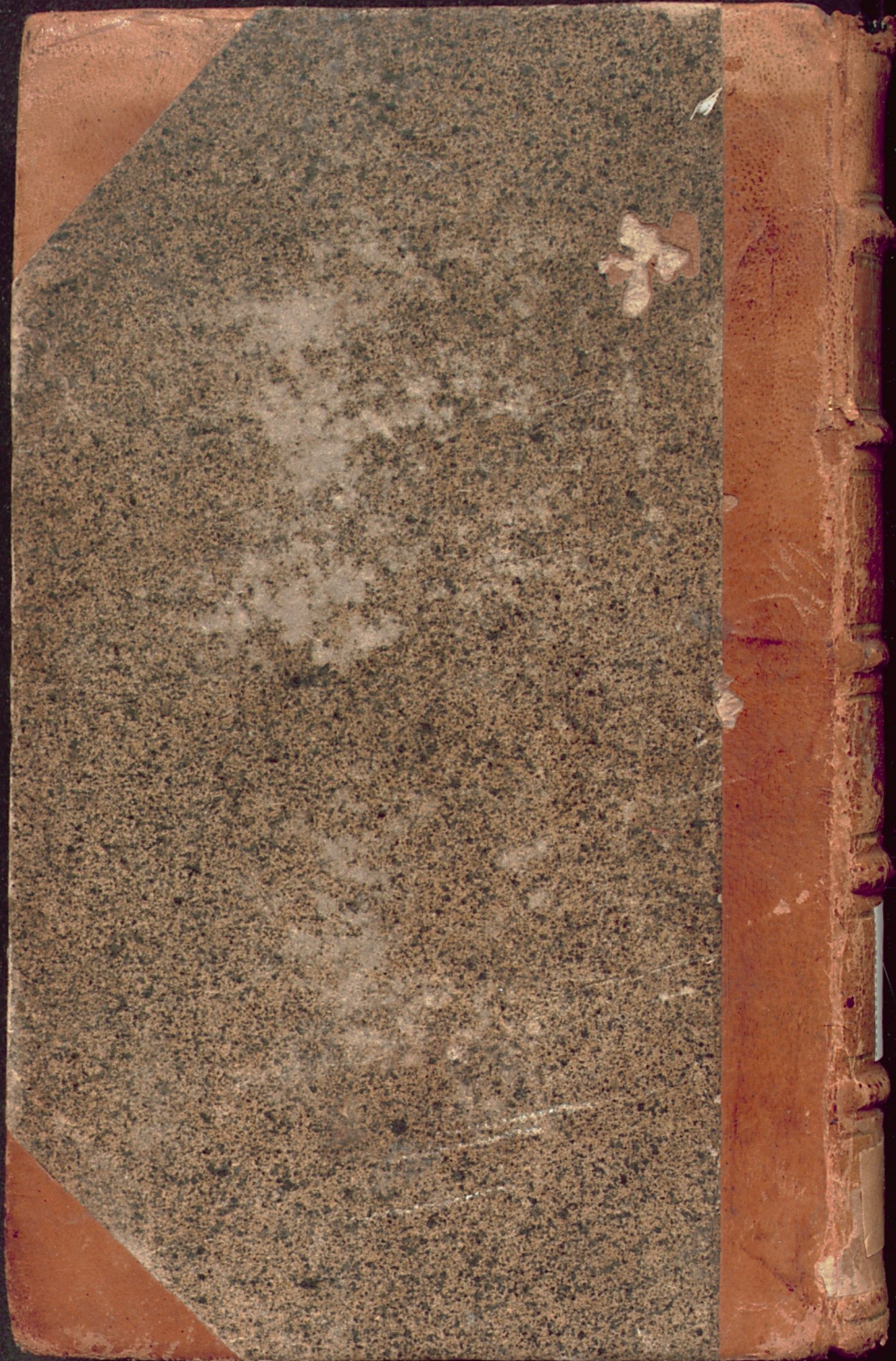
108408

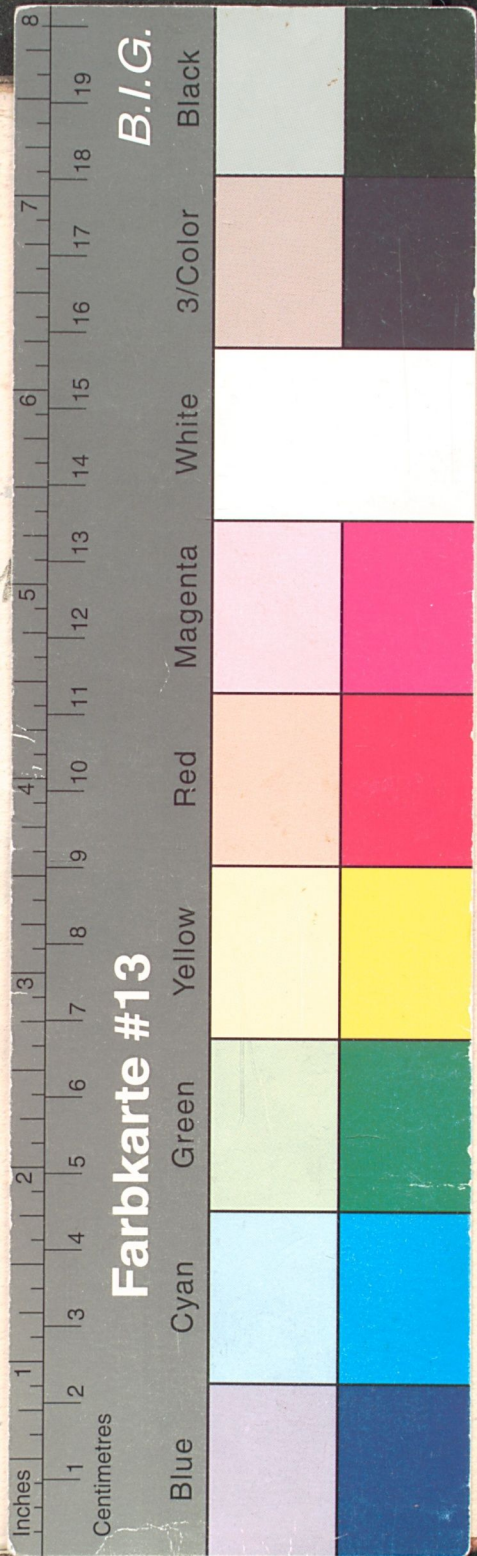
5

X 2599292

De 3900^h







La Motte, Antoine Houllar de

LE

MAGNIFIQUE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES;

AVEC UN DIVERTISSEMENT;

Par MONSIEUR ***.

Représentée sur le Théâtre de la Comédie
Françoise.

Le prix est de 24 sols;



A PARIS:

M. DCC. L.